97-84151-28

Hanotaux, Gabriel

L'union de la France et de l'Amérique

Paris

1918

97-84151-28
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944. L'union de la France et de l'Amérique ...
Paris, Bloud & Gay,, 1918. 32 p.

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/5/97 INITIALS: TLM

TRACKING # : MSH 26392

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

940.91
H75
no.13

Commémoration du Bicentenaire
de la Fondation de la Nouvelle-Orléans

L'UNION DE LA FRANCE ET DE L'AMÉRIQUE

par

Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

PUBLICATIONS DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE

COMMÉMORATION
DU BICENTENAIRE
DE LA
FONDATION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

L'UNION DE LA FRANCE
:: ET DE L'AMÉRIQUE ::

PAR

Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

★ ★ ★ ★
★ ★ ★
★

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, Rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1918

Tous droits réservés

6-16-19
Gift - Carnegie endowment

TABLE DES MATIÈRES

L'union de la France et de l'Amérique 3
Pièces annexes :
Allocution de M. Daniel Vincent, Ministre de l'Instruction Publique.. 15
Allocution de M. Emile Hovelaque.. 17
Allocution de M. Ambroise Rendu, Vice-Président du Conseil Municipal 21
Discours prononcé par M. André Lafargue, Président de la Commission envoyée par la Louisiane et par la Nouvelle-Orléans 24
Aux Délégués de la Nouvelle-Orléans, poésie de M. Maurice Bouchor.. 30
Télégramme des Français réunis en Sorbonne au Maire de la Nouvelle-Orléans.. 32

June 9, 1922 H&P

COMMÉMORATION DU BICENTENAIRE DE LA FONDATION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

L'UNION DE LA FRANCE ET DE L'AMÉRIQUE

L'histoire suit sa pente. Rien ne peut l'arrêter. Un jour ou l'autre, malgré les obstacles, elle reprend son cours : la direction où elle s'inclinait dès le début sera celle qu'elle gardera jusqu'à la fin. Et c'est pourquoi l'histoire nous offre une si forte leçon. Les sociétés humaines, comme les sociétés animales, reprennent les mêmes voies, reviennent sur leurs brisées. Si on connaissait bien l'histoire, on lirait entre ses lignes l'avenir. Il suffirait d'éliminer les circonstances accidentelles du passé et du présent pour dégager les directions générales qui, certainement, seront suivies demain.

Par exemple, il n'est pas arrivé une seule fois que l'Allemagne ait contribué, au dehors, à une œuvre de progrès et de liberté. Elle ne sème pas la civilisation ; si elle la récolte, elle l'engrange et la garde.

La France, au contraire, ne fut jamais absente d'une œuvre de générosité et d'expansion pour la liberté. Il est donc naturel que, dans la crise actuelle, la France ait repris son rôle de dévouement libérateur, tandis que nous verrons sans doute l'Allemagne, se renfermant sur elle-même, se buter sur ses desseins égoïstes, quitte à se ruer dans la violence et dans ces anarchies terribles qui ont si souvent ensanglanté ses annales. L'Allemagne souvent puissante, fut toujours stérile ; la France est amoureuse et généreuse. Elle se donne et elle crée. Le monde est plein de ses enfants.

En l'année 1682, une vingtaine de Français commandés par un héros du type sans peur et sans reproche, Cavelier de la Salle, descendirent, pour la première fois, le fleuve Mississipi et débouchèrent sur le golfe du Mexique. Une foi, presque égale à celle qui avait porté Christophe Colomb aux rivages du Nouveau Continent et Champlain vers les Grands Lacs, les avait soutenus durant l'exploration du fleuve inconnu et, jusqu'alors, sans nom.

« Le 31 mars, ils passèrent le village des Oumas sans le connaître, dit la relation de leur odyssée, à cause du brouillard et parce qu'il était un peu éloigné. » Après une légère escarmouche contre les Quinipissas, les explorateurs découvrirent, trois jours plus tard, le village de Tangibaho, habité par une vingtaine d'habitants, détruit la veille par les Oumas et « cabanèrent sur la rive gauche, deux lieues plus bas ».

Ainsi fut découvert le futur emplacement d'une des plus belles villes des Etats-Unis, d'une des plus nobles filles de la France, la Nouvelle-Orléans.

Je ne puis laisser l'histoire de cette découverte, qui n'est, d'ailleurs, qu'un épisode dans l'ensemble de l'exploration du Mississipi, sans donner, en quelques traits, un crayon de cette vaillante et touchante figure de Cavelier de la Salle. Celui-ci est un « semeur de civilisation. »

Né à Rouen, c'est un cadet de Normandie. A 23 ans, sa vocation l'appelle, il part pour le Canada qui se nomme alors « La Nouvelle France. ». Bientôt, reprenant les traces de Champlain, il explore les lacs et entreprend de donner à sa mère patrie l'empire des Indes occidentales, que son maître Champlain avait rêvé. Cet empire aura pour axe le grand fleuve qu'il s'agit d'explorer. Telle était la conception générale. Et maintenant, voici l'*action* : nous reconnaissons les deux faces du caractère français.

Après une première promenade (je veux dire 400 lieues à travers des difficultés inouïes) qui le porte jusqu'à l'Ohio, Cavelier de la Salle se sent maître de son dessein. Il revient en Europe, animé de cette foi qui soulève les montagnes. Il s'adresse au plus sage et au plus ingénieux de nos grands ministres, Colbert, et lui annonce, d'avance, la découverte de la grande artère américaine à laquelle il se propose de donner justement le nom de son illustre patron.

Arrêtons-nous devant ses origines. Dans le cabinet d'un ministre du grand Roi, au milieu de cette France qui tient alors la palme de toutes les gloires, dans ce Paris qui élève la colonnade du Louvre et le dôme des Invalides, qui entend les pièces de Corneille, de Racine, de Molière, les oraisons de Bossuet et de Bourdaloue, qui lit les Pensées de Pascal et les fables de la Fontaine, ce jeune aventureux étale ses cartes devant le ministre au front soucieux et lui explique ce que la France trouvera sur le nouveau continent : un empire, et ce qu'elle apportera à cet empire : la civilisation. L'un et l'autre des interlocuteurs étaient dignes de cette rencontre, et, en vérité, le jeune homme ardent et modeste avait reçu une mission plus haute peut-être que le Ministre qui l'écoutait.

Dix ans de la vie de Cavelier de la Salle sont consacrés à mûrir et à préparer le grand dessein qu'il a conçu, dix ans de luttes, de périls, d'épines journalières, où la résistance des hommes lui fut plus redoutable encore que celles de la nature. Ces dix ans écoulés, la Salle part de la rivière de Chicago pour l'exploration définitive qui devait lui permettre de découvrir, du même coup, tout le Mississipi ou fleuve Colbert, la future Louisiane à laquelle il imposa le nom de son roi, et le lieu où devait s'élever une ville française, la Nouvelle-Orléans.

Entendez, maintenant, son chant de triomphe, c'est-à-dire l'acte de la prise de possession : « Au nom du très haut, très « puissant, invincible et victorieux prince, Louis le Grand, « nous, en vertu du mandat qui nous a été remis par Sa « Majesté, avons pris et prenons en ce moment, au nom de « Sa Majesté, possession de cette contrée de la Louisiane, de « ses mers, de ses ports, ses rades et ses baies, des gorges « voisines, ainsi que de tous les peuples, nations, provinces, « cités, villes, villages, mines, minéraux, pêches, fleuves et « rivières, à partir de l'embouchure de la grande rivière Saint-« Louis (autrement dit l'Ohio), et également le long du fleuve « Colbert ou Mississipi et de tous les affluents qu'il reçoit, de « sa source située au delà de Nadonassioux, à son embouchure « dans la mer ou dans le golfe du Mexique, sans oublier l'em-« bouchure de la rivière des Palmiers. Et cela, en nous fon-« dant sur l'assurance qui nous a été donnée par les indigènes « que nous étions les premiers Européens ayant descendu ou « remonté le fleuve Colbert ».

Cette proclamation, inscrite sur une plaque d'étain, fut clouée à un arbre. Or, ce que fondait Cavelier de la Salle, en prenant ses compagnons de route et les sauvages à témoin, c'était, en effet, un empire français, mais qui deviendrait par la suite, ni plus, ni moins, que la grande République des Etats-Unis.

En effet, tant que le périple du Mississipi n'était pas accompli, l'unité du continent américain ne pouvait même pas être devinée. Les sauvages qui vivaient sur ses bords ignoraient d'où il venait, où il allait. Leurs terrains de chasse étaient morcelés, découpés, sans rapports entre eux. Ils se savaient à peine habitants d'une même terre. Tandis que, désormais, ils se sont réunis. Une même pensée veille, une seule volonté agit. Le Nouveau Monde n'est plus seulement une enfilade de rivages, c'est vraiment un *continent*.

Après avoir entendu la proclamation, les vingt-deux compagnons de La Salle entonnèrent d'un seul cœur l'hymne : « Les bannières du roi du Ciel s'avancent... » La civilisation européenne, la civilisation chrétienne prenaient ainsi posses-

sion du champ immense qui venait de leur être ouvert. Les bannières du roi du ciel, comme eût dit Jeanne d'Arc, étaient déployées près des fleurs de lys du grand Roi. La France renouvelait à l'Occident ce qu'elle avait accompli, depuis tant de siècles, en Orient : c'était, une fois encore, les *gesta Dei per Francos*.

Il fallut trente ans encore, tant les choses humaines sont lentes, pour qu'à l'embouchure du fleuve s'élevassent les quelques cabanes qui devinrent le berceau de la Nouvelle-Orléans. L'historien éminent, le baron Marc de Villiers, dont je suis pas à pas le récit, constate que la ville ne fut réellement fondée, du moins sous la forme éminemment française, que par l'arrivée d'un fonctionnaire. En effet, le premier habitant signalé comme occupant de la future métropole fut un percepteur, un percepteur qui, parmi les roseaux, les cyprières et les caïmans, débarqua avec sa caisse, ses registres et sa comptabilité. L'Etat français étant représenté, les contribuables pouvaient venir.

Ils se décidèrent lentement. Pourtant ils vinrent. Ils vécurent, ils moururent — ils moururent surtout. Cependant, ils se succédèrent, ils *tinrent*. Souvent on maudissait le sort, le lieu, le rêve magnifique et illusoire du pauvre La Salle, mort à la peine depuis longtemps ; mais, ce rêve, on le réalisait quand même. N'est-ce pas le caractère français? Mazarin l'avait dit : ils se plaignent, mais ils payent. Et Napoléon devait dire, à son tour : ils grognent, mais ils marchent.

Le Gouverneur La Mothe Cadillac, qui se qualifiait lui-même « Sauvage, né Français ou plutôt Gascon », décrivait en ces termes la fameuse conquête d'outre-mer : « J'ai vu, disait-il, trois poiriers sauvageons, trois pommiers de même, et un petit prunier de trois pieds de haut qui avait sept mauvaises prunes, environ trente pieds de vigne avec neuf grappes de raisin, tous les grains pourris et secs... Voilà le paradis terrestre de M. d'Artaguette, la Pomone de M. de Rémonville et les Iles Fortunées de M. de Mandeville. » Ah! certes, la Mothe Cadillac n'était pas un optimiste... Il ajoutait : « Méchant pays, méchantes gens! » Cela veut dire, sans doute, que ce fonctionnaire désirait de l'avancement.

Soudain, en 1717, les destinées de la ville prennent une face nouvelle. Une grande rumeur d'avenir a traversé le ciel de la vieille France ; un vent d'aventures s'est levé ; de nouveaux horizons s'ouvrent devant les imaginations éblouies. Un banquier écossais, le fameux Law, est venu s'installer à Paris. Il annonce que les colonies vont déverser sur la France des richesses immenses. Déjà, il escompte ces futures richesses. Il lance les fameuses émissions de la rue Quincampoix. On

l'écoute, on le croit, on le suit. Il est le premier maître de la publicité moderne. Père de la réclame, père du crédit, il est le lanceur de la première grande affaire coloniale. Véritable précurseur, qui eut le tort de tous les précurseurs, je veux dire de partir trop tôt et de courir trop vite. Law est tombé. Mais d'autres fournirent la course. Le XVIII^e^ siècle n'était pas achevé que le « commerce des Iles », comme on disait, enrichissait la France ; et le XIX^e^ siècle était à peine commencé que l'Angleterre et ses hommes de finance reprenaient, dans l'héritage de Law, le plus puissant instrument de civilisation économique que le monde ait connu, le *crédit*.

Au fameux pouf de Law, la Nouvelle-Orléans doit sa naissance définitive. Il la baptisa du nom de son protecteur, le duc d'Orléans, le Régent.

Au mois de mars 1718, déclare La Harpe, l'on a commencé l'établissement de la Nouvelle-Orléans. Il est à la hauteur du 29°50, dans un terrain uni et marécageux, propre seulement à la culture du riz ; l'eau de la rivière filtrant par sous la terre et les écrevisses venant en abondance, fait que les tabacs et les légumes y viennent difficilement. Les brouillards y sont fort communs, et le terrain étant fort couvert de bois et de cannes, l'air y est fiévreux et l'on y souffre encore l'incommodité d'une infinité de moustiques pendant l'été ».

Cependant le véritable fondateur de la Cité, Bienville, était plus confiant ; il écrivait, répondant aux doléances de ses compagnons de lutte et de labeur : « Tout le terrain de l'emplacement, excepté les bords, qui sont noyés par les grandes eaux, est très bon et *tout y réussira.* » Et tout y réussit, en effet

Une fois de plus, l'optimiste avait raison.

Après avoir rappelé un peu longuement ces modestes origines, disons, en deux mots, en deux chiffres, tout l'avenir et tout le progrès. Un siècle après sa fondation, *Crescent City* comptait 26.000 âmes, et deux siècles après, c'est-à-dire en cette présente année 1917, la ville aux rares habitants se disputant les trois poiriers et les sept prunes, compte près de 400.000 habitants.

N'est-ce pas là de bon ouvrage français?

Eh bien, cet événement que l'histoire ne peut pourtant pas s'empêcher de reconnaître comme considérable, la fondation d'une grande ville dont nous célébrons aujourd'hui même, en présence de ses délégués, le bi-centenaire, cette fondation n'est qu'un incident qui passa inaperçu dans l'œuvre de colonisation immense entreprise par la France du XVIII^e^ siècle, depuis Terre-Neuve jusqu'au golfe du Mexique.

Québec, Montréal, Chicago, Saint-Louis, La Nouvelle-Orléans et des milliers d'autres villes ou d'autres centres moins

importants doivent leur origine aux efforts individuels de chacun de nos colons.

Un écrivain américain du génie le plus pénétrant, M. Finlay, a rendu une justice éclatante à l'œuvre française en Amérique. Il a montré partout le cultivateur français, le sylvain français, le chasseur français, le commerçant français, le colon français en un mot, arrivant et plantant sa tente, enfonçant, dans cette terre nouvelle, le soc de sa charrue, la défonçant, la créant à nouveau et y enfouissant la semence que l'avenir devait récolter. Il parle au nom de l'Amérique et au nom de l'histoire quand il s'exprime en ces termes :

« Lorsque la France abandonna cette vallée, cédant à des forces extérieures et non à une pression intérieure, ce fut pour la donner à une nation nouvelle. Elle l'avait partagée avec l'Américain primitif ; elle la céda au nouvel Américain. Mais elle tenait son droit de possession des premiers habitants de la vallée, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes, comme l'a dit Chateaubriand, « les enfants de toujours » ; elle l'a transmis à ceux qui, aujourd'hui, commencent à comprendre que cette vallée ne leur appartient pas à eux-mêmes, mais bien aux futurs « enfants de toujours »... Voilà où ont conduit les voies frayées par les Français dans l'une des vastes régions dont ils ont été les pionniers en Amérique. Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles ; grâce à des héroïsmes ignorés, elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination et bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve, du moins, le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y a semées jadis. Ce droit là, jamais le temps ne pourra ni ne le lui enlever ni l'obscurcir ; il ne saurait qu'augmenter... »

Ce magnifique héritage conquis pour des siècles et qui laisse à la France un droit d'usufruit sur tout ce que fera de grand la grande République américaine, est-ce seulement le produit des prodigieux labeurs poursuivis pendant des années pour arracher à la nature primitive les immenses contrées que découvrirent les Champain, les La Salle, les Marquette ?

Non : la France n'a pas seulement labouré ces terres : elle les a illustrées par son génie, par sa littérature ou par ses arts.

Les lieux historiques et légendaires de l'antiquité ne sont pas célèbres seulement par les hommes qui y ont lutté, combattu et souffert. Ils le sont aussi par les poètes qui les ont chantés ; et c'est ainsi qu'ils appartiennent au patrimoine éternel de l'humanité.

A peine le Français eut-il mis le pied sur ces rives nouvelles que leur splendeur lui inspira des pages immortelles. C'est sur la terre de Louisiane que s'achève le roman exquis « Manon Lescaut », et, pour citer la phrase touchante de l'Abbé Prévost : « c'est au sein de cette terre que le Chevalier des Grieux ensevelit pour toujours ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable ».

Qui ne sait comment resplendit, dans le monde, la beauté de la vallée du Père des Eaux, quand Chateaubriand, après l'avoir rapidement parcourue, y trouva la magnifique inspiration des « Natchez » ? Combien de générations se sont bercées à ces sublimes harmonies ? Comment ne pas rappeler le puissant tableau où le Mississipi est dépeint dans sa majesté.

« Ce fleuve, dit le grand écrivain, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appellent le Nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le nom si doux de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkansa, l'Ohio, le Wabace, la Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux... Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases ; il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les ondes écumantes, ces radeaux descendent, de toutes parts, au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix, et en passant sous les monts et répandant ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer, les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphars dont les roses jaunes s'élèvent comme des petits pavillons. Des serpents verts, les hérons bleus, des flamands roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve ».

Quand une terre a inspiré de tels accents, sa renommée poétique appartient au patrimoine de l'humanité. Car, c'est ainsi, et à coups de gloire, que bâtissent nos Français.

Maintenant, il fallait apporter à cette œuvre deux dons plus

précieux encore : d'abord l'Indépendance ; et aussitôt la liberté.

L'indépendance : voici qu'arrive La Fayette, unissant son épée à celle de Washington ; ce n'est pas seulement une partie du continent américain qui doit à la France cette nouvelle largesse, c'est le pays, c'est le peuple tout entier. Et cela, ce peuple le sait. La gratitude est enracinée jusqu'au fond de son être. Pas un Américain qui n'ait, devant les yeux, l'image vivante du gentilhomme qu'ils qualifient, avec une nuance de respect délicat, du beau nom de « chevaleresque » La Fayette.

Et la liberté suit l'indépendance, la proclamation des droits est pour ainsi dire, la même, et simultanée, dans les deux pays.

Poursuivons cette trop rapide histoire ; la grande République qu'a fondée l'union du sang français et du sang anglais, est indépendante, mais elle reste incomplète.

La constellation est privée de ses plus belles étoiles ; il faut une main généreuse et forte encore pour l'achever ; ce sera celle de Napoléon.

L'empereur, quand il prit le parti de céder l'Empire colonial français d'Amérique aux Etats-Unis avait une pleine conscience de ce grand acte. Il y pensa fortement. Rien ne l'y contraignait. Il savait l'importance des colonies pour une puissance européenne, et en particulier pour la France. Il était dans son droit en gardant celle-ci ; et pourtant, il la céda. Il disait lui-même : « Je connais pleinement la valeur de la Nouvelle France et j'ai désiré réparer la faute des diplomates français qui l'avaient abandonnée en 1763... Pourtant, j'ai idée de la céder aux Etats-Unis. Mais, si je laisse du temps à nos ennemis, je ne pourrai plus transmettre qu'un vain titre à ces Républicains, *dont je recherche l'amitié*. Ces derniers ne demandent qu'une seule ville dans toute la Louisiane ; mais je considère la colonie entière comme perdue ; et il me semble, qu'entre les mains de cette puissance en voie de croissance, *elle sera plus utile à notre politique et même au commerce de la France, que si je tentais de la conserver.* »

C'est donc de plein gré et en pleine conscience de ce qu'il faisait, que Napoléon remit la terre des Louis à « ces Républicains ».

Le dernier acte de la politique française sur la terre d'Amérique fut encore un acte de générosité, un acte de prescience avisée et noble.

N'avons-nous pas le droit de dire que rien n'est plus simple et plus beau que la courbe historique qui se développe ainsi, en un siècle et demi, de Louis XIV à Napoléon ?

Et, maintenant, l'histoire recueille ce que l'histoire a semé. Il était facile de prévoir que cette riche épargne, déposée par la France en terre américaine, produirait un jour, comme dit notre La Fontaine, « intérêts et principal ».

Lorsque, avec nos amis, nous fondâmes le Comité France-Amérique, nous avions, j'ose le dire, cette intuition, et interrogeant l'histoire, je pouvais écrire dans l'appel adressé au public, en décembre 1909 : « La puissance américaine est un fait maintenant ; il n'y a plus qu'à le constater. Le capitaine Mahan dépeignait, récemment, les nécessités impériales que sa grandeur même impose à l'Amérique du Nord. Assise sur les deux océans, elle tient le balancier qui règle les affaires du monde. Déjà son *quos ego* a maintenu l'équilibre entre la Russie et le Japon dans l'océan Pacifique. Un jour viendra peut-être où elle sera *entraînée par la même loi, à intervenir dans les querelles des grands peuples européens.*

« En cela, sa situation présente une certaine analogie avec celle de la France, qui elle aussi, fait en Europe essentiellement fonction d'équilibre. *Des combinaisons analogues à celles qui se sont présentées à la fin du* XVIII^e^ *siècle se reproduiront.* Elles aussi, sont en quelque sorte, fatales ; nous les verrons peut-être se réaliser. »

Et elles se réalisent en effet. L'Amérique est à nos côtés ; elle n'a rien oublié. Le vieil héritage paye au centuple.

L'histoire a donc été conséquente avec elle-même. Que va-t-elle faire maintenant ? Quelles seront les suites de cette union nouvelle, de ce mariage dûment scellé sur le territoire de la France républicaine et dont les fiançailles avaient été célébrées, il y a deux siècles, sur la terre des Louis ?

N'est-il pas logique d'admettre que l'histoire va revenir une fois encore, sur ses brisées et remonter les étapes parcourues.

Nous verrons d'abord une période héroïque et chevaleresque, celle où deux grands peuples se prêteront de nouveau la main pour défendre au prix de leur sang, les mêmes causes : l'indépendance, la civilisation, la liberté.

Comme les Dioscures de l'antiquité grecque, La Fayette et Washington assistent aux combats, les mains unies, le front serein et calme : leur nom seul est un gage de victoire.

La victoire acquise, la poésie, les lettres, l'histoire s'empareront de ces mille traits héroïques qui sont la gloire de notre guerre ; et ils en porteront le souvenir immortel sur les ailes de l'harmonie et du rythme, pour en faire toujours plus de beauté.

Quelle Troie vaut Verdun? Quelle Salamine vaut la Marne? Quelles Thermopyles valent le canal d'Ypres et le Chemin des Dames? Un jour des Chateaubriand et des Victor Hugo, venus de l'Ohio ou de l'Arkansas, recueilleront, sur les bords de la Seine, de la Marne, de la Meuse et du Rhin, les échos de cette Illiade ou de cette Légende des Siècles. Les hommes voudront connaître ces champs, ces vallées, ces collines où l'homme a été si grand.

Et, enfin, permettez-moi ce rêve : l'union de deux grands peuples donnera le jour à une forme de civilisation nouvelle ; car du mariage de la France et de l'Amérique, il ne peut rien naître que de grand.

Je sais, nous aurons les premières difficultés, les premières surprises : la marche des choses humaines est si lente! Parfois on se heurte même en s'embrassant. De part et d'autre nous aurons à veiller, les uns et les autres à ces nouveaux contacts. Les Américains ont à apprendre la France, et la France, l'Amérique.

Notre France est si petite, si étroite, si resserrée entre ses mers et ses montagnes, par comparaison avec les immenses contrés d'où nous arrivent ces hommes forts. Notre passé, qui nous soutient, nous tient en même temps. Les vieux âges vivent en nous. Telle de nos chaumières nous paraît vénérable et intangible qui paraîtrait à d'autres inutile et encombrante. Nous avons nos coutumes, nos mœurs, nos traditions ; nous avons notre tempérament gaulois et narquois, notre rire, notre blague qui se blague elle-même, mais qui, si souvent, surprend l'étranger. Nous plaisantons tout. Prenons garde. Nos amis sont des gens sérieux. Ils n'ont pas eu le temps de s'habituer encore aux caprices et aux sautes de vents de l'histoire, et ils ne savent peut-être pas non plus combien notre légèreté pimpante cache de fermeté tenace. Je ne sais pas s'ils comprendraient, dans toute sa valeur, le contraste inclus dans notre vieux refrain militaire qui raille la mort en la donnant :

Nous allons leur percer le flanc,
Ah ! que nous allons rire !

Pour la guerre encore, le poilu en fait son affaire. Il s'arrangera avec Sammie, comme il s'est arrangé avec Tommie. Il n'est rien de tel, pour prendre la cadence que de porter ensemble le même fardeau.

Mais il y a les lendemains ; il y aura la paix, la conclusion de la paix, les œuvres de la paix.

Pour moi, j'ai la conviction profonde, qu'à se mieux connaître sur les voies de la mort, l'homme français et l'homme

américain n'en dégageront que mieux ensemble les nouvelles voies de la vie. Comme disait le poète romain : un nouveau siècle naît. Le président Wilson l'a entrevu dans ses « Epîtres aux peuples », où respire le plus large souffle de chrétienté et d'humanité.

Dans l'organisation du travail, de l'industrie, du commerce, dans les arts de la vie internationale et publique, nous allons chercher à réaliser ensemble l'idéal, qui, par deux siècles d'expérience, nous est commun. Il se résume en ces mots de la devise républicaine : Fraternité, Liberté.

La paix future, la longue paix future ne connaîtra plus de servitude. L'homme sera l'égal de l'homme. Les murs des dernières féodalités et des dernières bastilles s'écrouleront... En un mot, l'Allemagne sera vaincue ; le vol noir qui planait sur l'univers s'enfuira dans l'horizon pour la dernière fois ensanglanté. Une aube nouvelle se lèvera sur la planète ; et cette aube annoncera le jour où les peuples refuseront le meurtre aux ambitions, à l'impéritie, au fol orgueil des dynastes.

L'Union de la France et de l'Amérique, fondée sur un noble passé, ne peut préparer qu'un noble avenir. Ou plutôt, permettez-moi d'élargir encore le champ de notre vision et d'appeler ici à témoin tous les peuples alliés... Je suis sûr que les représentants des puissances amies, qui nous font l'honneur d'assister à cette cérémonie franco-américaine, ont compris toute ma pensée. Il ne s'agit pas seulement de l'union de deux peuples et de la civilisation à laquelle ces deux peuples aspirent ; il s'agit de la civilisation humaine, du patrimoine commun à toutes les nations unies dans une même œuvre de salubrité, de libération, de purification.

C'est cette civilisation qu'il fallait protéger et qu'il s'agira de développer tous ensemble, de même qu'ensemble nous l'avons créée, nous l'avons aimée, nous l'aurons sauvée : Angleterre, Italie, Russie, Japon, tous nos grands passés sont présents en cette glorification d'une ville française devenue américaine par le consentement loyal de ses deux mères patrie. N'est-ce pas un symbole? N'est-ce pas ainsi, et par l'accord libre des volontés que doivent se traiter, dans l'avenir, les affaires de l'humanité?

Nous pouvons répéter, tous ensemble, le chant sublime des compagnons de La Salle : « Les bannières du Roi du ciel sont déployées... »

Car nous luttons pour un même idéal. Toutes nos bannières sont mêlées, leurs plis s'enroulent dans les mêmes volutes et frémissent au même vent d'espérance et de victoire.

Tandis que nous sommes ici à rêver de l'avenir par la commémoration du passé, nos magnifiques soldats le créent

Le sang coule à Ypres, le sang coule au Chemin des Dames, le sang coule en Champagne, à Verdun, en Alsace, et celui des Américains coule comme les autres. Célébrons une victoire de plus... « Verdun, Verdun, que tes filles sont belles! » L'ennemi recule ; il recule toujours. Il cède ses tranchées bétonnées, il cède ses mitrailleuses, ses canons lourds, ses convois, ses prisonniers, que dis-je, sa conscience, son orgueil, ses sataniques ambitions. Il croyait tenir le ciel, et le ciel même s'écroule sur lui.

Il fallait qu'il périt ; car sa conception de l'existence était fausse et folle ; aucun mouvement du cœur, aucune générosité, aucune largesse de soi-même. Il ne croyait qu'à sa force, sa force lui sera enlevée. L'Allemagne sera vaincue, elle est vaincue d'ores et déjà. Elle disait que Dieu était à elle ; Dieu n'est à personne. Il est le Juste, il est le Droit. Nous allons l'arracher à ses sinistres accapareurs. Cette restitution auguste sera la récompense de si grands sacrifices et de si affreuses souffrances... O mânes des Héros, apaisez-vous. Vous avez combattu pour la justice ; justice sera faite. L'histoire, après avoir orné vos tombes, reprendra sa marche solennelle entraînant, vers un même idéal rayonnant, le cortège des peuples unis et libres dans la future humanité.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.

PIÈCES ANNEXES

CÉRÉMONIE

organisée par le Comité du Bicentenaire de la Nouvelle-Orléans et par le Comité « L'Effort de la France et de ses Alliés »

(Sorbonne, 25 octobre 1917)

ALLOCUTION

de M. Daniel VINCENT, *Ministre de l'Instruction publique.*

MESDAMES, MESSIEURS,

Le Gouvernement de la République a voulu s'associer à l'heureuse initiative prise dans le but de célébrer le bi-centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans.

En son nom, je salue avec une fraternelle émotion les fils lointains et fidèles de ceux qui, suivant aux bords mystérieux du monde occidental les grands navigateurs des XV^e^ et XVI^e^ siècles, jetèrent sur les rives du « Père des eaux », les rives grandioses du Mississipi, les fondements des premiers établissements où devaient se mêler et s'unir pendant deux siècles, les anciennes forces de la tradition française et les élans toujours nouveaux et toujours plus vastes de la jeune Amérique.

Votre présence ici, Messieurs les Délégués de la Nouvelle-Orléans, nous ferait aisément croire que, comme l'indiquait tout à l'heure M. Hanotaux, l'histoire n'est qu'un perpétuel retour.

A vrai dire, l'aventure qui conduisit dans l'immensité de vos plaines nos premiers colons, portait en elle la force impétueuse d'un rêve héroïque et brutal ; mais quand on quitte une patrie comme la France, on emporte avec soi son âme et, son âme, vous l'avez gardée toujours faite d'un vif souci d'indépendance personnelle, de courtoisie dans les rapports sociaux et d'horreur du despotisme.

Ces sentiments constitutifs de toute démocratie, vous êtes

venus les défendre avec nous et, en venant les défendre, vous étiez assurés de leur donner une portée et une valeur universelles.

Mais déjà, je me permettrai de dire, reprenant une vue émise par M. Hanotaux, que vous vous en étiez souvenus. Lorsque Chateaubriand confondait la solitude de son cœur orgueilleux avec la solitude impénétrée du Nouveau Monde, lorsqu'il baignait ses yeux dans l'immensité de vos horizons, dans la profondeur de vos forêts et la virginité de vos eaux, il offrait à la littérature française un courant qui ne s'est jamais tari : la science profonde de la nature et sa fraternité imposante.

Et vous nous reviendrez encore ; lorsque la paix aura rendu l'homme au labeur, les foyers à l'amour et la terre à la fécondité, il y aura sur notre terre de France, des plaines de Flandre aux collines de Champagne et aux crêtes de Meuse, des lieux sacrés, les « Lieux Saints » de la démocratie où les enfants des peuples vainqueurs des derniers tyrans viendront apprendre, dans la cruauté des souvenirs de l'histoire, ce qu'il en coûte de vouloir rester libres. (*Vifs applaudissements.*)

Lorsque nous avons vu se lever à côté de nos drapeaux les drapeaux de la République américaine, nous avons pensé que les étoiles nouvelles qui avaient frappé les yeux des premiers navigateurs, vous les aviez dérobées au sol et les aviez mises sur vos étendards.

Etendards et étoiles sont avec nous comme des lumières d'action ; ils s'unissent à tout ce que nous défendons, et je suis assuré d'exprimer ici, en un mot qui terminera cette noble cérémonie, un vœu qui est dans tous nos cœurs, c'est que l'union de nos démocraties, de toutes les démocraties, cimentée dans le sang, reste indissoluble dans la société des nations libres (*Applaudissements*), et qu'ainsi, nos deux patries restent ce qu'elles sont à l'heure actuelle, éternellement sœurs, car elles sont filles de ce qui ne peut périr : le droit et la liberté. (*Vifs applaudissements*).

ALLOCUTION

de M. Emile HOVELAQUE

MONSIEUR LE MINISTRE,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL,

MESSIEURS LES DÉLÉGUÉS DE LA NOUVELLE-ORLÉANS,

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer le deuxième centenaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans.

C'est une grande date française, une date non moins grande dans l'histoire des Etats-Unis, et digne certes d'être glorifiée à son retour. Mais quel moment pourrait être plus propice à cette célébration que celui où les destinées des deux pays, si longtemps séparées, se mêlent de nouveau comme au temps de Lafayette et de Rochambeau ? cette fois pour assurer la libération, non d'un pays, mais du monde, et pour défendre la plus sacrée des causes, celle de l'humanité contre toutes les forces coalisées de la barbarie.

Cette célébration n'est plus une fête ; il ne peut y avoir de fêtes en ce moment ; elle est la commémoration religieuse d'un passé qui fut grand, et comme la consécration d'un avenir plus grandiose encore. Elle emprunte aux circonstances tragiques de l'heure présente une solennité auguste ; aux souvenirs et aux espoirs qu'elle éveille, une incomparable noblesse. Car dans ce passé, il n'y a que de pures et fières mémoires, dans le présent et dans l'avenir qu'il promet, que de nobles émotions et d'exaltantes espérances ; et partout la figure éternelle de la France rayonne des mêmes vertus : courage, constance héroïque, désintéressement, dévouement, le plus haut idéalisme que la terre ait vu.

De ce passé, je ne vous parlerai pas. Je cède à d'autres la parole.

Avec toute l'autorité de l'historien et du grand patriote, notre président d'honneur, M. Hanotaux, vous dira la signification profonde et la portée du grand événement que nous célébrons ; il vous en retracera l'histoire.

Ma tâche est plus humble. Elle consiste à rendre hommage

à ceux qui, les premiers, ont pensé que pareille date ne pouvait à pareil moment passer sans être célébrée par la France ; avant tout, à l'initiateur de ce comité, M. de Coubertin, que de chers souvenirs rattachent à la Nouvelle-Orléans et dont la piété s'est manifestée dans le passé sous tant de formes généreuses et touchantes ; à M. Marc de Villiers qui a consacré ses hautes facultés d'érudit et d'historien à faire revivre une histoire que nul ne possède mieux que lui, et à qui nous devons l'admirable monographie que l'Imprimerie Nationale vient d'imprimer, et que M. Guillaume a ornée de ses beaux dessins ; à d'autres que je ne nomme pas, — ils sont trop nombreux, — en qui ce lointain passé revit avec d'autant plus de ferveur que quelques-uns descendent des vaillants explorateurs qui ont donné la Louisiane à la France.

Je remercie enfin tous ceux qui nous ont mis à même de réaliser notre œuvre.

Lorsque nous nous sommes adressés à M. le Ministre de l'Instruction Publique d'alors, M. Painlevé, il nous a immédiatement promis l'aide matérielle qui nous a permis de faire frapper la belle médaille commémorative que nous devons au talent de M. Lafleur, d'imprimer dignement la brochure de M. de Villiers et d'organiser cette réunion. Ses successeurs, MM. Viviani, Steeg et Daniel Vincent, nous ont continué la même bienveillance. M. le Ministre des Affaires Etrangères ne nous a pas témoigné une sollicitude moindre. La Ville de Paris, dans la personne de son éminent Président, M. Adrien Mithouard et de l'éminent Préfet de la Seine, M. Delanney, a tenu à s'associer à notre effort.

A tous, nous adressons nos remerciements émus, comme à toutes les Associations qui travaillent à resserrer les liens entre les deux pays et qui nous ont prêté le plus généreux concours.

Il y aurait ingratitude à ne pas nommer aussi le dévoué secrétaire général de l'Effort de la France et de ses Alliés, M. Paul Labbé, dont je n'ai pas à faire l'éloge ici. Il a mis à notre service son inlassable dévouement et son esprit fertile en combinaisons ingénieuses.

Et d'ailleurs, tous ces concours ne nous étaient-ils pas assurés d'avance ? puisqu'il s'agissait de célébrer une gloire française et de vous recevoir, Messieurs les Délégués de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane, vous qui êtes deux fois les bienvenus parmi nous, puisque vous êtes les représentants d'une ville entre toutes chère à tous les cœurs français, et d'un pays auquel nous rattachent les plus émouvants souvenirs dans le passé, et, dans le présent, la plus tendre, la plus effi-

cace et la plus désintéressée des collaborations pour faire triompher la cause de la France, panser ses blessures et les venger.

Messieurs les Délégués de la ville de la Nouvelle-Orléans, soyez les bienvenus. C'est fraternellement que nous vous saluons, car vous êtes pour nous des frères, les uns par le sang, tous par le cœur. Votre présence ici n'est pas un vain rappel de lointaines gloires et de grandeurs périmées ; elle ne nous parle pas seulement des jours où la France héroïque et charmante rayonnait sur toute la terre et semait négligemment sur votre sol une fleur de beauté et de grâce dont le parfum demeure encore ; elle n'est pas seulement comme l'incarnation parmi nous de ce passé dont les nobles prestiges mélancoliques émeuvent nos cœurs dans le vieux quartier français de votre ville ; votre présence témoigne que les vertus de ce passé survivent encore ; que, pas plus que nous, vous n'avez oublié, et qu'à la sûre amitié de votre grand pays pour le nôtre, se mêle chez vous une plus ancienne, une plus profonde et plus secrète tendresse, celle des enfants pour leur mère.

Vous ne représentez pas seulement votre ville qui, si longtemps fut en Amérique le symbole de la France, un peu de sa présence et de son charme parmi vous, mais un sentiment ; vous ne nous apportez pas seulement des souvenirs, mais des promesses. Vous êtes ici l'Amérique qui se souvient du long, de l'héroïque effort dont votre ville fut l'épanouissement suprême et de l'aide fraternelle prêtée autrefois ; vous êtes aussi l'Amérique qui agit, qui aide déjà, et qui, demain frappera de toute sa force gigantesque et vierge.

Saluons-en l'auspice en ce jour mémorable, avec une émotion religieuse, car l'avenir qu'elles nous promettent est plus émouvant encore que les gloires que nous célébrons.

Car c'est la plus grande date de l'histoire que celle où votre noble pays a décidé de prendre part à cette lutte qui est le point culminant de l'éternel combat de l'homme contre les forces de l'asservissement, et sur cette assemblée plane aujourd'hui une émotion sacrée.

Pour la première fois, depuis que la terre existe, la vie de tout un hémisphère se mêle à la vie du vieux monde qui, jusqu'ici, avait le monopole de l'histoire.

Qui pourra jamais mesurer les conséquences de l'irruption de votre jeune force incalculable dans notre vieille Europe ?

A partir de maintenant, vos destinées sont liées aux nôtres. Le monde entier a une conscience commune, et sous ses ordres, poursuit les mêmes fins, les plus hautes, puis qu'elles sont celles de l'humanité. Et c'est pourquoi, Messieurs les Délégués de la Nouvelle-Orléans, je salue, en vos

personnes, votre admirable ville d'abord, mais aussi votre noble pays tout entier et l'immense espérance qu'il nous apporte. En vous souhaitant la bienvenue ici, c'est cette espérance que nous acclamons, c'est la sûre promesse de la victoire, réparatrice de nos souffrances, sauvegarde de la démocratie dans le monde, libératrice de l'humanité. Par nos faibles voix et dans nos personnes périssables, la France immortelle vous accueille, vous qui êtes les premiers représentants de la grande République sœur à nous apporter son salut officiel. Ce moment sacré nous fait communier dans une même pensée, dans un même serment : jusqu'au bout, fraternellement, nous poursuivrons ensemble les fins inspiratrices de nos deux démocraties : la défense du droit, de la justice, de la dignité humaine.

Messieurs les Délégués de la Nouvelle-Orléans, nos alliés d'autrefois, et d'aujourd'hui, et de demain, après bien des détours vous revenez à notre mère commune, et c'est en frères que les enfants de la France vous saluent et vous reçoivent ici.

ALLOCUTION

de M. Ambroise RENDU, *Vice-président du Conseil Municipal :*

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR L'AMBASSADEUR,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Je me lève au nom de la Ville de Paris et c'est déjà une déception pour vous. Sur la foi d'une carte verte ou blanche, vous espériez entendre mon grand' ami M. Mithouard, dont la chaude et élégante parole a souvent retenti dans cette enceinte.

C'est ma voix, c'est la voix d'un vieux Parisien que je vous apporte au lieu de celle que vous attendiez. La maladie, bientôt vaincue d'ailleurs, éloigne notre Président de votre assemblée et le bénéfice peu enviable de l'âge m'amène aujourd'hui devant vous comme suppléant.

Le rôle serait ingrat, je le sens, si le sujet lui-même ne devait porter l'orateur, quelque modeste qu'il fût. L'expression grandit avec la pensée et votre sympathie est acquise d'avance à tous ceux qui parlent de notre passé et de nos amitiés.

Quel thème merveilleux pour le conférencier comme pour ceux qui ont à le féliciter !

Ce sont, en effet, de grands souvenirs que nous évoquons ici, ce sont de grandes espérances que nous affirmons, puisque c'est l'histoire de deux siècles, pleins de beautés et de tristesses, que nous écrivons. Avec quelle émotion et quel respect, Messieurs, car la Nouvelle-Orléans est une fille de France ! Elle est née de notre sang aventureux et de nos enthousiasmes, de cette fièvre féconde qui nous avait donné un si magnifique domaine dans toutes les parties du globe terrestre. Les événements l'ont séparée de nous, depuis un siècle et, comme elle était de bonne race, elle a grandi. Mais voici qu'elle nous revient, apportant dans le ciel orageux du vieux monde les étoiles du drapeau des Etats-Unis et le rayonnement de la plus noble des inspirations. Saluons cette cité lointaine qui porte un nom doublement cher à la France et

qui lui rappelle de glorieuses épopées : Jeanne, la bonne Lorraine, arrachant Orléans aux envahisseurs et Jean de Bienville plantant le drapeau fleurdelysé sur le territoire par lui conquis et qui devait devenir la Louisiane.

Je n'ai donc pas travesti nos annales en disant que la Nouvelle-Orléans était bien une fille de France quand elle est née. Elle l'est encore, disent tous ceux qui l'ont visitée. Elle n'a pas renié ses origines. C'est une enfant qui se souvient et dont le cœur n'a pas changé. J'en ai pour preuve le voyage de ces délégués que nous venons saluer ici et qui nous apportent les vœux de tant de familles françaises, dont le langage a conservé la saveur et l'originalité du terroir, dont les sentiments sont ceux d'une vraie fraternité et qui, pour perpétuer le souvenir du pays d'origine, ont donné à leurs rues et aux édifices de leur Ville les noms bien français dont nos oreilles sont charmées.

Ce sont là les impérissables vestiges de ce glorieux passé dont nous pouvons être fiers, car c'est la civilisation et les qualités natives de la France que nous avons portées en Amérique au début du dix-huitième siècle, quand nos pères ont lancé leurs essaims.

Aujourd'hui, ces croisés des temps modernes sont représentés par leurs fils, qui viennent défendre la mère-patrie, attaquée par un rival barbare, qui accourent pour sauver l'œuvre des siècles mise en péril par l'invasion teutonne, qui sont dans nos rangs parce que notre patrimoine est menacé et que c'est leur bien qu'ils conservent en combattant pour la France.

Nous tendons nos bras à ces nobles descendants des héros qui fondèrent la belle colonie devenue un des riches fleurons de la couronne américaine ; nous leur ouvrons nos cœurs, non seulement comme à des compagnons d'armes, mais comme à des frères de par le sang, de par les traditions, et nous sommes ici dans la vieille Sorbonne, le temple du génie français, pour célébrer avec eux une fête de famille.

Je les salue au nom de la grande sœur parisienne, au nom de la vieille cité dont l'âme vibre à tous les souvenirs, à tous les sentiments généreux, et dont les affections ne changent pas.

Ne puis-je pas, malgré les tristesses de l'heure présente, où la gloire est voilée de crêpe, considérer comme un jour heureux, entre tous, ce jour où les membres de la famille française, éloignés par les événements, se groupent sous les auspices de la grande nation américaine pour associer leurs efforts et, comme on dit au régiment, serrer les coudes, unis dans une patriotique étreinte ?

La guerre a fait des fils de la Nouvelle-Orléans, comme des enfants de Paris, les soldats de la même cause, les champions du même droit. Comme autrefois, avec Lafayette et Rochambeau, c'est pour la liberté qu'ils se battent.

Moment sublime qui devrait durer toujours :

> Oh ! temps, suspends ton vol
> Et vous, heures propices,
> Arrêtez votre cours !

La France a retrouvé tous ses enfants, c'est l'Amérique qui les lui rend.

Honneur à cette noble et généreuse nation qui se souvient et qui veut venger avec nous la cause même de l'humanité !

Messieurs de la Nouvelle-Orléans, la Ville de Paris vous offre tout son cœur.

Vivent les cités amies !

Vivent les nations alliées !

DISCOURS

Prononcé par M. André LAFARGUE, Président de la Commission envoyée par la Lousiane et par la Nouvelle-Orléans pour célébrer, avec Paris; le 200e anniversaire de la Signature du Décret de Fondation de la Nouvelle-Orléans.

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL,
MESDAMES, MESSIEURS,

La Nouvelle-Orléans, fille de la France, sœur dévouée de Paris, dès le début des hostilités, a crié à travers les mers qu'elle était des vôtres par la pensée et par le cœur.

Aujourd'hui, de vive voix, elle vient vous donner l'assurance que ses fils, comme les vôtres, verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense du droit des peuples et la sauvegarde de la liberté. (*Applaudissements et bravos.*)

Je n'aurais jamais eu la hardiesse et la témérité de prendre la parole dans cet illustre et solennel sanctuaire de la pensée française, si je ne m'étais rendu compte que le caractère officiel dont je suis revêtu, en ma qualité de Chef de Mission, et le devoir qui m'incombe, comme porte-parole de la Délégation que la Nouvelle-Orléans a envoyée à Paris pour y célébrer le 200e Anniversaire d'un des actes les plus importants de l'histoire coloniale française, exigeaient que je dise en séance publique toute la grande affection et toute l'admiration sans borne que nous avons toujours précieusement conservées en Louisiane pour la France et pour son peuple héroïque.

En effet, je n'ai ni le talent ni la compétence, ni l'expérience que comporte le grand honneur qui m'échoit et que je dois attribuer, je le sais, non pas à mes mérites personnels, mais bien aux titres historiques de la Grande Métropole Louisianaise, qui a bien voulu me désigner, ainsi que mes compagnons, pour la représenter à la commémoration chez vous d'un de ses anniversaires les plus importants.

En temps normal, un événement de l'envergure historique de celui que nous célébrons, aurait acquis une importance considérable. Aujourd'hui, cet événement et sa commémoration, en raison du cadre et de l'époque, revêtent un caractère dont la signification et l'intérêt palpitant ne sauraient échapper à personne.

Où pouvait-on mieux célébrer le 200e Anniversaire de la signature du décret de fondation de la Nouvelle-Orléans qu'à Paris, à l'endroit même où cet acte qui devait, plus tard, avoir de si grandes conséquences pour votre pays et pour le nôtre, fut consommé. C'est de Paris que furent envoyés à Bienville Sieur Lemoyne de Langueil, les instructions et l'autorisation qui devaient le mettre à même de réaliser le plus beau rêve de son existence, — celui de fonder une grande capitale sur les rives du plus majestueux des fleuves de l'Amérique du Nord, le Mississipi. C'est de Paris, que par la suite, les destinées de notre ville, devenue le siège du Gouvernement de la colonie Louisianaise, furent contrôlées et dirigées. Et c'est à Paris, que Bienville, l'illustre fondateur de notre ville, celui dont nous ne prononçons le nom qu'avec amour et vénération, vécut ses derniers jours et mourut en proie au plus grand chagrin, après avoir vainement tenté une dernière fois de faire annuler le traité par lequel un Roi de France, d'un trait de plume autocratique et indifférent, réduisait à néant tous les fruits de sa laborieuse et historique carrière.

Paris a été, pour ainsi dire, le berceau de la Nouvelle-Orléans. Il est donc juste que ce soit à Paris que l'on célèbre le premier acte de sa fondation, le 200e Anniversaire de l'autorisation, longtemps demandée par Bienville, de jeter les fondements d'une ville qui devait servir de débouché à tous les établissements français de la vallée du Mississipi et de ses environs et dont l'importance, de nos jours, n'a pu que justifier les prévisions et les espoirs de son fondateur.

Nous avons tous été profondément touchés de la délicate pensée que Paris et le peuple français ont eue en invitant la Nouvelle-Orléans à participer à une célébration, au cours de laquelle on évoquerait forcément des souvenirs communs et des figures illustres, que nous vénérons chez nous autant que vous les vénérez chez vous. Aussi, lorsque la Municipalité Néo-Orléanaise reçut la très gracieuse invitation de la Ville Lumière, elle s'empressa d'y répondre en nous envoyant pour la représenter à nos deux jours de célébration, mes collègues et moi, avec mission de vous apporter fidèlement le témoignage le plus complet de l'affection filiale de l'ancienne colonie pour l'ancienne Mère-Patrie et de vous transmettre tous les vœux que nous faisons du fond du cœur pour le triomphe de la cause qui est aussi devenue la nôtre.

Je me souviens fort bien des paroles de notre Maire de la Nouvelle-Orléans, lorsque notre Délégation le saluait à la

veille de partir et je vous les répète : « Vous direz aux Parisiens et au peuple français que la Nouvelle-Orléans n'a jamais menti à ses origines historiques, qu'elle est bien restée française, qu'elle n'a cessé de combattre avec la France par le cœur et par la pensée, dès le commencement de la guerre, et qu'aujourd'hui plus qu'aucune autre ville américaine, elle se range fièrement et de par ses droits de filiation, aux côtés de sa Mère pour lutter vaillamment avec elle jusqu'à l'écrasement complet du militarisme prussien et l'établissement définitif d'une paix qui assurera aux générations d'aujourd'hui et à celles de demain, le bonheur et la sécurité. »

Je l'entends encore ajoutant ces dernières recommandations : « Dites-leur surtout que les Néo-Orléanais d'aujourd'hui ont hérité des grandes qualités de vaillance, d'endurance et d'esprit de sacrifice de leurs ancêtres français, qualités dont la France donne actuellement au monde entier les preuves les plus éclatantes et les plus sublimes, et que comme eux, notre devise est celle de Galliéni : « Jusqu'au bout ».

Je ne pouvais mieux faire, pour vous traduire les sentiments dont mes compatriotes sont animés à votre égard, qu'en vous citant textuellement les paroles du Maire de notre ville.

Mais la Nouvelle-Orléans n'est pas la seule qui ait voulu participer aux cérémonies d'aujourd'hui. Tout l'Etat de la Louisiane a voulu s'associer au grand événement que nous commémorons et son Gouverneur, l'honorable Ruffin G. Pleasant, m'a fait parvenir par courrier spécial, à la veille de notre départ, une lettre et une commission, me revêtant des pouvoirs nécessaires pour que notre Etat en entier soit représenté officiellement à cette manifestation. Dans sa lettre, Son Excellence me chargeait tout particulièrement de saluer en son nom la grande nation amie et alliée, et de lui dire que d'un bout à l'autre de la Louisiane, dans toutes ses paroisses et dans toute son étendue, les cœurs de ses habitants vibraient à l'unisson des vôtres et que nous faisions le serment d'être avec vous pour la vie et pour la mort.

Voilà ce que m'écrivait le Gouverneur de la Louisiane, lorsqu'il apprit que je me rendais avec mes compagnons à Paris, pour y célébrer le 200e anniversaire de la fondation (sur papier), de notre grande et belle ville. Il n'a pas voulu laisser échapper cette occasion de vous affirmer hautement et avec la voix autorisée du Chef de notre Etat, que les Louisianais restaient attachés à l'ancienne Mère-Patrie par des liens séculaires et indissolubles, et qu'ils se réjouissaient de pouvoir, aujourd'hui, lui apporter leur appui matériel et moral, appui que comme je le disais tout à l'heure, ils avaient tant désiré offrir dès la première heure, dès le début des hostilités.

Et comme il était juste que notre mission aille recevoir sa consécration définitive dans la capitale de la grande nation américaine, nous nous sommes rendus à Washington avant de venir ici. L'illustre homme d'Etat qui a recueilli la succession des Washington et des Lincoln et qui s'en montre digne, nous reçut avec la plus grande bienveillance dès qu'il fut avisé du but de notre petite ambassade. Je me rappelle exactement les paroles de M. Wilson alors que je l'invitais à assister à nos fêtes commémoratives du mois de février prochain : « Le moment est tout à fait opportun pour remplir la mission dont vous êtes chargés », nous disait-il, « l'événement que vous devez commémorer est celui en vertu duquel les Etats-Unis, plus tard, purent inclure dans leur domaine une des plus belles régions du Continent américain. C'est un événement dont l'importance et la portée sont considérables, et à l'heure actuelle, votre mission ne peut qu'accentuer davantage les liens séculaires qui unissent la France aux Etats-Unis. Vous emporterez par conséquent mes meilleurs vœux pour le succès de votre entreprise. *God speed you Gentlemen in your historic journey* ».

Nous ne voulions pas nous rendre ici sans aller saluer celui qui, depuis tant d'années, travaille chez nous incessamment et efficacement à maintenir les rapports les plus cordiaux entre les deux Républiques sœurs, et qui représente si dignement à Washington votre grande nation. M. Jusserand n'a cessé de s'intéresser à toutes les manifestations qui ont pour but de rapprocher le Louisiane de l'ancienne Mère-Patrie. L'événement que nous célébrons aujourd'hui ne pouvait le laisser indifférent. Nous avons rencontré à l'Ambassade de France un accueil dont la bienveillance et la courtoisie toute française, nous donnaient vraiment l'illusion que nous avions accompli notre voyage et que nous étions déjà en terre de France. C'est votre Ambassadeur et sa gracieuse compagne qui nous ont mis en main le bâton de pèlerin et qui nous ont permis de poursuivre notre route, alors qu'elle nous semblait barrée par des difficultés sans nombre et des obstacles qui surgissaient de tous côtés. Aussi, sans retard, nous lui adressons d'ici, ainsi qu'à Mme Jusserand, un salut respectueux et reconnaissant.

Il était juste, aussi, avant que nous participions à notre célébration et avant que nous fussions admis à mettre le pied sur le sol glorieux de France, encore tout imprégné du sang de ses enfants héroïques, et portant l'empreinte ineffaçable de leur esprit de sacrifice et de leur grandeur d'âme, que nous traversions quelques épreuves, oh bien infimes, il est vrai, pour nous préparer en quelque sorte et nous rendre plus

dignes de prendre contact avec votre nation immortelle. Ces quelques dangers que nous avons courus en franchissant la zone soi-disant bloquée par les sous-marins ennemis et la séparation de ceux qui nous sont chers et que nous avons laissés là-bas dans la plus vive inquiétude, nous ont peut-être acquis quelques droits à nous présenter devant vous aujourd'hui, et à vous dire de vive voix toute l'amitié séculaire et historique que nous avons toujours conservée pour vous et pour votre pays.

Aussi suis-je heureux de pouvoir vous affirmer, au nom de toute la population Néo-Orléanaise, au nom des 3 millions d'habitants de la Louisiane, que le souvenir de la France est resté vivace parmi nous, et que la semence qui a été jetée dans notre sol au commencement du 18e siècle par vos ancêtres, a germé à travers les âges, n'a cessé de fructifier, et qu'aujourd'hui, pour nous servir des paroles vibrantes que votre grand homme d'état, M. Viviani, prononçait il y a quelques mois à la Chambre : « Vous n'avez qu'à en récolter la belle et durable moisson. »

Et comme expression toujours vivante de ces pensées et de ces sentiments, la langue française est conservée et mise en usage parmi nous ainsi que les souvenirs et les traditions admirables laissés par les illustres fondateurs d'une ville et d'un Etat dont les habitants, je tiens à le redire encore, ne sont pas moins empressés que jadis, au temps de La Fayette, de Rochambeau, de Grasse, et de tant d'autres de vos héroïques et invincibles compatriotes, à offrir leurs services et leurs épées pour la défense du droit commun et pour la sauvegarde de la liberté des peuples.

Je vous le répète, la Louisiane est restée fidèle aux principes qui lui ont été inculqués, et elle s'apprête à vous envoyer sans compter ses meilleurs enfants, et à vous donner son sang le plus pur et le plus illustre, pour le verser s'il est nécessaire, jusqu'à la dernière goutte, à la source où elle l'avait puisé en 1718. La voix des ancêtres s'est fait entendre chez nous de façon impérieuse dès le premier choc, et nous brûlions du désir intense de venir vous donner la preuve convaincante que deux siècles n'ont pu nous faire oublier que nous étions les descendants de ceux qui savaient mourir avec vaillance loin des leurs en terre étrangère, pour le Roi et pour la Justice. Aujourd'hui, nous répondons à cet appel des aïeux avec d'autant plus d'enthousiasme et de ferveur que la cause que nous allons défendre est devenue celle des peuples civilisés du monde entier, la cause sainte de la démocratie pour laquelle la France, gardienne vigilante du droit des gens et de la Justice mondiale, a tiré son glaive

invincible, qu'elle n'abaissera que le jour où la liberté des peuples et leur sécurité ne seront plus menacés par les agressions sacrilèges d'un Hohenzollern impie ou d'un Hasbourg renégat.

Nous nous rangerons à vos côtés avec d'autant plus de détermination et de vibrant patriotisme, que la voix qui nous appelle est celle de nos frères opprimés de par le monde, et qu'elle est, par conséquent, la voix de Dieu. « *Vox populi, vox Dei.* » Nous estimons, en combattant avec vous, que nous participons à la plus grande croisade des temps anciens et modernes, à celle qui doit libérer, non pas seulement un lieu saint ou un territoire quelconque, mais sauver la race humaine du joug le plus infâme que les barbares aient jamais songé à lui imposer. Nous voulons que l'on puisse dire que nous sommes les dignes fils de dignes pères. Nous voulons, nous aussi, nous ceindre de l'armure de la Vérité et de la Justice, afin de pouvoir entonner avec vous, le jour de la libération, cet hymne qui deviendra demain celui des nations alliées aussi bien que le vôtre : « Allons enfants du monde civilisé, le jour de gloire est arrivé, puisque c'est le jour de paix universelle ».

O France, patrie des Du Guesclin, des Godefroi de Bouillon, des Bayard et des Turenne, tes fils en Louisiane veulent aussi avoir leur page immortelle dans la légende des siècles, et ils te remercient de les appeler à tes côtés.

O France, patrie des grands libérateurs de 1789, patrie des Napoléon, des Joffre, des Castelnau, des Nivelle et des Pétain, nous percevons plus distinctement que jamais ton appel claironnant auquel nous nous empressons de répondre avec allégresse. Nous voici. Permets-nous de nous ranger avec nos étendards, qui comme les tiens sont ceux de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, au plus fort de la bataille, afin que nous puissions verser notre sang avec le tien pour la plus grande gloire des peuples et pour leur sécurité à venir.

Mère tendrement aimée et toujours vénérée, tes fils n'auront pas travaillé en vain pour implanter ta civilisation et ton génie en terre d'Amérique, car du fond des forêts impénétrables de l'ancienne Louisiane et des marécages incultes du bas Mississipi, je vois accourir leurs descendants en rangs serrés, qui viennent te saluer, rendre hommage à ta vaillance, et se placer à côté de ceux qui, depuis trois ans, t'ont tressé une couronne de gloire immortelle. Les Iberville, les Bienville et les La Salle t'auront conquis le plus beau de tous les empires, celui des cœurs et des esprits, que ni le cours des âges, ni les convulsions politiques ne peuvent entamer ou détruire.

AUX DÉLÉGUÉS de la NOUVELLE-ORLÉANS

MAURICE BOUCHOR

Il est juste que votre admirable Cité
Célèbre avec orgueil, joie et solennité
Deux siècles révolus d'existence féconde,
De libre et fier travail !
Hommes du Nouveau Monde
Qui, malgré le pirate épiant sous les flots,
Avez franchi la mer pleine de noirs sanglots,
Et qui venez à nous sous la noble bannière
Où le ciel étoilé mit ses fleurs de lumière,
Salut ! Etroitement nos âmes vont s'unir,
Du passé rude et grand au splendide avenir
Tout nous sera commun, et par le sacrifice,
Par le sang des héros versé pour la justice,
Pour la liberté sainte et pour la grande paix,
Notre amitié sera consacrée à jamais !
Citoyens de la jeune et puissante Amérique,
Vous qui, ne caressant nul rêve chimérique,
Levez pourtant les yeux vers un haut idéal,
Merci d'avoir gardé, dans votre cœur loyal,
Une part de tendresse à la France bénie,
Dont rayonne toujours en vous le clair génie ;
Merci d'être venus chez nous, en ce moment,
Fêter votre origine, et fraternellement
Nous dire : « Votre sang palpite dans nos veines ! »
J'aime votre pays. O visions sereines !
Louisiane ! Ce nom, qui sait me rajeunir,
Eveille en moi le plus radieux souvenir.
Voici près de trente ans, j'allai, loin de la France,
Embrasser le plus cher de mes amis d'enfance :
Ce fut à la Nouvelle-Orléans, et je vis,
Tandis qu'en devisant nous cheminions ravis,
Le grand fleuve, la ville et l'ardent paysage ;
Le sourire et les yeux de maint charmant visage
Me parlaient de la France, et comme il me fut doux
De retrouver là-bas la grâce de chez nous !
Si loin du sol natal, que j'eus l'âme attendrie,
D'entendre le langage aimé de la patrie !

La France me devint plus chère que jamais
Quand je sus, Louisiane, à quel point je t'aimais !
Hélas ! ce n'est point l'heure où, les paupières closes,
Je voudrais évoquer mimosas, lauriers-roses,
Lataniers, les lacs bleus et les chênes puissants,
Les fiers magnolias que j'ai vus fleurissants,
Les beaux oiseaux de pourpre et les vivantes flammes
Qui voltigeaient dans l'air du soir comme des âmes...
L'heure est au dur effort, au tragique devoir.
Le monstrueux conflit, seul, peut nous émouvoir,
Sans faiblesses de cœur, sans espoirs téméraires,
Tous, de près ou de loin, jeunes ou vieux, ô frères,
Travaillons au terrible enfantement du Droit ;
Et que chacun de nous fasse tout ce qu'il doit !
Quand viendra la victoire après tant de souffrances,
Les hommes béniront l'Amérique et la France
Dont se mêlent en vous les souffles généreux,
Frères qui librement aurez souffert pour eux !

CONSUL FRANCE. *(NOUVELLE-ORLÉANS)*

25 Octobre.

Pour maire Nouvelle Orléans Français réunis en Sorbonne par soins du Comité Effort de France et ses Alliés et du Souvenir Franco-Américain à occasion du bi-centenaire de la fondation Nouvelle-Orléans et sous la présidence de M. le Ministre Instruction publique envoient à Nouvelle-Orléans, à Louisiane, ainsi qu'à grande République sœur, salut affectueux et bons vœux. Nos pays sont indissolublement unis par de triples liens : d'abord, par le passé aux glorieux souvenirs faits de travail opiniâtre et de difficultés vaincues, par le présent où nous luttons ensemble pour la liberté des hommes et pour la civilisation outragée ; enfin, par l'avenir auquel tendent nos efforts communs qui assureront aux générations futures, avec la revanche du droit, la joie de vivre, la paix bienfaisante et le respect de toutes les libertés ; avenir que promettent au monde notre amitié réciproque et fidèle et le sang très pur versé par nos enfants.

Signé : Daniel VINCENT, Ministre Instruction Publique ; HANOTAUX, de Académie Française, Président France Amérique ; Ambroise RENDU, Vice-Président Conseil Municipal Paris ; HOVELAQUE, Président Souvenir Franco-Américain ; Stephen PICHON, ancien Ministre Affaires Etrangères et Président Comité Effort de France et ses Alliés.

IMP. H. DIÉVAL, PLACE DES VICTOIRES - PARIS

PUBLICATIONS DU COMITÉ

"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

L'Hommage Français

Augustin BERNARD, prof. à la Sorbonne.
L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD. 0 50

Daniel VINCENT et Lucien MILLEYOYE.
L'EFFORT DE L'AVIATION ET DE NOS AVIATEURS. 0 50

MM. BOMPART, Ch. ANDLER et l'Abbé WETTERLÉ.
NOTRE ALSACE ET NOTRE LORRAINE. 0 50

L'Effort politique et charitable de l'Amérique latine 0 50

Benjamin VALLOTTON.
L'EFFORT ALSACIEN-LORRAIN. 0 50

Louis MARIN, député.
L'EFFORT BELGE..... 1 »

André LEBON, ancien ministre.
L'EFFORT BRITANNIQUE.. 0 50

Gaston DESCHAMPS.
L'EFFORT CANADIEN..... 0 50

Mgr A. BAUDRILLART.
L'EFFORT CANADIEN..... 0 50

A. LEBRUN, ancien ministre des Colonies.
'FFORT COLONIAL FRANÇAIS. 0 50

. MILLERAND, ancien ministre.
FFORT CHARITABLE DES ÉTATS-UNIS. 0 50

. ROUME.
CONQUÊTE DES ONIES ALLEMANDES. 0 50

is BARTHOU, anc. président du Conseil.
ORT DE LA FEMME FRANÇAISE. 0 50

abriel HANOTAUX, de l'Acad. française.
ION DE LA FRANCE ET DE L'AMERIQUE. 0 50

Joseph CHAILLEY.
L'EFFORT de L'INDE et de l'UNION SUD-AFRICAINE. 0 50

Louis BARTHOU, anc. président du Conseil.
L'EFFORT ITALIEN..... 0 50

A. GÉRARD, ambassadeur de France.
L'EFFORT JAPONAIS..... 0 50

Paul LABBÉ.
LE LOYALISME ET L'EFFORT JAPONAIS. 0 50

Me Henri ROBERT, bâtonnier.
L'EFFORT DE PARIS..... 0 50

Mme Alfred REBOUX.
L'EFFORT MORAL DE NOS PAYS ENVAHIS. 0 50

LA PROTESTATION DES PEUPLES MARTYRS. 0 50

Georges LEYGUES, ancien ministre.
LA POLOGNE..... 0 50

Paul ADAM.
L'EFFORT PORTUGAIS.... 0 50

E. HERRIOT, ancien ministre.
L'EFFORT RUSSE..... 0 50

Paul LABBÉ, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.
L'EFFORT SERBE..... 0 50

Général MALLETERRE.
LE SOLDAT FRANÇAIS.... 0 50

Th. STEEG, ancien ministre.
L'EFFORT CHARITABLE DE LA SUISSE. 0 50

Edmond HARAUCOURT et André MICHEL.
NOS VILLES MARTYRES FRANÇAISES. 0 50

Paul ADAM.
LE BRÉSIL..... 0 50

Majoration temporaire 30 0/0 sur les prix marqués.

Imprimerie spéciale de la Librairie Blond et Gay, 3, rue Garancière, Paris.

MSM 26392

END OF
TITLE